

Jazz et classique, affinités sur les touches

Montreux Ce soir, le jeune pianiste Yaron Herman improvise sur des fragments de Ravel. Comme pour mieux rappeler l'héritage classique des légendes du jazz, et ouvrir des voies à la frontière des genres

Jonas Pulver

«Jazz meets everything» – «Le jazz peut tout embrasser». Ravel, par exemple. Ce soir au château de Chillon, le jeune pianiste Yaron Herman s'appropriera les transparences centenaires du compositeur français pour baliser de nouveaux champs intérieurs. Le prodige israélien, président du Bösendorfer Montreux Jazz Solo Piano Competition, affiche sans complexes ses attaches transverales. Parfois, il bleuit les touches en duo avec le concertiste Bertrand Chamayou, spécialiste de Mendelssohn. Son dernier album, *Muse*, convoque les cordes du Quatuor Ebène, coutumières de Haydn ou Bartók. Une rencontre au lyrisme volatil. Et un soin de l'instant virtuose dans les sillages du défunt Esbjörn Svensson, ou du grand Keith Jarrett.

«J'ai vu pas mal de concerts où les artistes s'essayaient à marier classique

et jazz sans jamais trouver ça vraiment convaincant, note le musicien de 29 ans. Prendre un thème classique et montrer qu'on peut faire un blues dessus, ça ne marche pas. La forme en devient beaucoup trop ludique, trop triviale.»

Qu'à cela ne tienne. Yaron Herman prône un mixage plus personnel, plus en profondeur. «Ce que je vais essayer de faire, c'est d'improviser en utilisant une mesure, un passage, une section entière de Ravel, en la jouant à l'envers, en la traitant comme un standard de jazz. L'idée est que l'on ne puisse pas reconnaître ce qui appartient à un monde ou à un autre. Trouver le point à partir duquel je peux glisser vers mon propre monde harmonique: voilà le challenge.»

Deux mondes, et leurs frontières. A Montreux, la quadrature pianistique des tout grands – Keith Jarrett, Chick Corea, Herbie Hancock et Brad Mehldau – montre combien la

limite des genres résiste à une cartographie catégorique. Tous possèdent de très solides bases classiques; Hancock n'avait que 11 ans lorsqu'il se mesurait pour la première fois à un concerto de Mozart, Jarrett 7, l'année de son premier récital. Il n'a d'ailleurs jamais cessé d'explorer le répertoire patrimonial, enregistrant Händel (*les Suites pour clavier*) ou Chostakovitch (*24 Préludes et Fugues*).

«Les bases du Conservatoire aident bien évidemment à atteindre un très haut niveau technique, améliorent la lisibilité du discours, le fluidifient et le régularisent», confirme Yvan Ischer, responsable du secteur jazz de la Radio suisse romande. Mais qu'en est-il de la musique elle-même? Chez lui, Yaron Herman joue régulièrement de la musique classique. «Mais je ne la travaille pas de manière académique. Je cherche plutôt à comprendre et révéler le processus d'improvisation qui se cache derrière l'écriture, la logique, la structure du compositeur. J'essaie de reconnaître des *patterns*, des modèles, que je peux ensuite traduire dans mon propre univers.»

Il y a Bach, bien sûr, «la bible», mais aussi Froberger et «ses incroyables progressions harmoniques, totalement imprévisibles». Et puis Messiaen et Ligeti, mais aussi Cage, Boulez et Stockhausen, bref, l'avant-garde des années 1960-70. «Avant cette période, les jazzmen européens avaient pour principal souci de reproduire l'esprit du swing américain, à l'image de Martial Solal ou George Gruntz», observe François Lindemann, fondateur de l'ensemble Piano Seven, actuellement en tournée en Chine. «Et puis la fin des *sixties* et le début des *seventies* ont vu l'influence croissante de la musique classique et contemporaine occidentale, sous l'égide du free-jazz. Je pense à Fred van Hove ou Joachim Khun.»

Technique, répertoire, les liens semblent évidents. Tout comme la fascination mutuelle; «le grand Horowitz allait écouter Art Tatum dans les clubs de New York, impressionné par sa virtuosité et peut-être son inventivité», fait remarquer François Lindemann. Pourtant, rares sont ceux qui ont su s'imposer vraiment sur les deux tableaux à la fois. «Je n'en vois guère que deux, estime Yvan Ischer. Le chef d'orchestre et pianiste André Prévin et Friedrich Gulda.» Il fallait voir le génial Autrichien, dans les années 1980, un bonnet collé au crâne, mélanger *Sonates pour piano* de Beethoven et

improvisations de son cru. «Pour les autres, il s'agit d'un ricochet sur un état de reconnaissance, une façon de conquérir un deuxième monde, un public parallèle.»

C'est que le syncrétisme entre jazz et classique touche des sphères bien plus larges que la musique elle-même. Les stars que sont Keith Jarrett ou Brad Mehldau, à titre d'exemples, reproduisent jusqu'à la caricature le dispositif scénique du récital: horaire strict, salle prestigieuse, assistance muette et places numérotées. On est loin de l'ambiance feutrée des clubs. «Pour se permettre d'exiger le silence, il faut être très, très brillant», lâche Yvan Ischer avec une pointe d'ironie.

Le parallélisme ne s'arrête pas là. Alors qu'un Stanley Cowell ou un Richard Beyrath ont fréquenté les conservatoires pour acquérir des bases spécifiquement classiques, les jeunes musiciens d'aujourd'hui ont à disposition une myriade de hautes écoles uniquement consa-

«Jazzman, c'est un titre. Je peux le porter, mais je suis d'abord un improvisateur, et surtout un musicien»

crées au jazz. Gammes, apprentissage par cœur, examens, l'académisme est de rigueur. «C'est indispensable, mais insuffisant», estime Yaron Herman qui, lui, n'a jamais suivi de cursus diplômant. «Pour jouer cette musique, il faut partir à la recherche de soi-même. Cela, on ne peut pas l'apprendre à l'école. L'essentiel est ailleurs.»

Ailleurs. A l'ombre des frontières, là où les genres laissent respirer leur liberté, comme leurs limites. «Je ne sais pas ce qu'est un jazzman», dit Yaron Herman en fils d'un siècle nouveau, assoiffé de polarités inédites. «Jazzman, c'est un titre. On peut me le donner. Je suis associé au jazz, j'en suis fier. Mais je suis d'abord un improvisateur, et surtout un musicien. Jazzman, rocker, concertiste classique, les titres ne sont pas très intéressants. Ce qui compte, c'est de se rendre compte combien on a à partager. C'est là que se situe l'avenir de la musique en général.»

Carte blanche autour de Ravel par Yaron Herman, ce soir à 21h au château de Chillon.
www.montreuxjazz.com



Yaron Herman. Le pianiste israélien, né en 1981, a commencé le piano à l'âge exceptionnellement tardif de 16 ans. «Je n'imaginai pas que la musique prendrait une telle place. Elle m'a révélé à moi-même.» ARCHIVES

La télé-réalité: un danger?

Télévision Après le suicide d'un candidat, M6 déprogramme sa nouvelle émission

Une villa, dix couples mélangés et reformés chaque semaine, et un seul but: trouver les faux duos sans se faire soi-même démasquer. *Trompe-moi si tu peux!* devait être l'émission phare de M6 cet été. La chaîne l'a déprogrammée hier soir suite au récent suicide d'un participant. Excès des chaînes étrangères privées? En Suisse aussi, la real-TV séduit.

Car la première émission de télé-réalité romande remonte à... 1983, avec un film documentaire proposé par la TSR, *Au cœur du racisme*. Dans un refuge jurassien, trois Suisses racistes et cinq hom-

me fuse *Üsi Badi*: six handicapés mentaux doivent s'occuper d'une piscine publique, avec l'aide des employés habituels, sous le regard des caméras. Les critiques furent, les questions d'éthique aussi.

Prêts à tuer pour la TV?

Le débat est devenu public en mars dernier, lors de la diffusion par la TSR du documentaire de Christophe Nick, *Le jeu de la mort*. Le film montrait des candidats à un faux jeu télévisé prêts à infliger des décharges électriques mortelles pour rester en piste. Récemment, les participants-cobayes ont

Montreux pleure un ange

Concert hommage Regina Spektor a chanté pour son musicien, mort mardi

Un badaud, entré par hasard dans cette salle au milieu du concert, exige avec force que Ben Harper arrive enfin. Les spectateurs, autour de lui, le mouchent si brutalement qu'il rentre ses épaules et ne décoche plus un mot jusqu'au dernier rappel du dernier morceau de Regina Spektor. Qu'est-il arrivé, mercredi à Montreux, pour que le concert d'une jolie rousse au teint pâle, une folleuse d'origine russe nourrie au piano droit, mette en larmes la moitié de l'Auditorium Stravinski?

titude à franchir. Derrière son piano long, en robe sombre, Spektor ne cache rien de sa détresse. Même le microphone, là, devient un encombrement. Elle chante un instant dans l'air vide.

C'est le silence de ce concert qui frappe. Et la résonance particulière des textes. Dans «Blue Lips», Regina Spektor murmure «des lèvres bleues, les veines bleues, le bleu de la planète depuis très loin». D'autres chansons parlent d'un lac, de la fuite et de l'angoisse de la solitude. Plusieurs fois, chacun se dit que la vocaliste quittera la scène au milieu d'un mot. Mais

Brèves

Inculpation

● Le chef d'orchestre et pianiste russe Mikhaïl Pletnev, 53 ans, inculpé pour viol d'un garçon de 14 ans à Pattaya, en Thaïlande, et libéré sous caution, est rentré jeudi à Moscou. Il est passible de 20 ans de prison s'il est reconnu coupable et doit comparaître devant la justice thaïlandaise le 19 juillet. Mikhaïl Pletnev, directeur artistique de l'Orchestre national de Russie, dit n'avoir reçu «aucun document officiel». Il doit venir le 28 août avec son orchestre au Menuhin Festival Gstaad. (ATS)

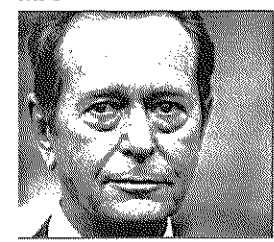
Marché de l'art

● Un tableau de Turner peint en 1839, *Modern Rome - Campo Vaccino*, a été acquis mercredi à Londres par le Musée Getty de Los

io-TV

lignes clôt en beauté sa consécration aux éditeurs s, avec la directrice des Zoé, Marlyse Pietri. (page 2)

ture



sé de la politique à l'écrivain Baudis pré-roman d'espionnage *Le Gibraltar*, dans *Presque presque tout*. (RSR La Première)